

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 73 (1928)
Heft: 6

Artikel: Au sujet de la liaison de l'infanterie avec l'artillerie
Autor: Dubois
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341131>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Au sujet de la liaison de l'infanterie avec l'artillerie.

Qui n'a pas entendu parler de *la nécessité de la liaison* ?
Qui n'a pas poussé dans un moment critique ces exclamations :
La liaison n'existe pas ! Nous avons perdu la liaison !

Ces paroles de reproche, prononcées dans le combat, ne traduisent-elles pas souvent le désespoir, l'impuissance, la faiblesse ? Elles révèlent l'angoisse qui trouble et torture le chef lorsque son système de transmissions, mis en échec, le laisse dans l'incertitude de la situation et des événements qui se déroulent devant son front et sur ses flancs. Elles traduisent le regret déprimant du chef qui, ayant le besoin urgent de faire déclencher un tir d'artillerie sur un objectif dangereux et menaçant pour son unité, ne peut solliciter ce tir et transmettre sa demande. Elles soulignent enfin la désolante impossibilité dans laquelle se trouve le chef de faire parvenir à ses subordonnés les ordres de l'orientation que commande une situation particulièrement favorable.

Tous ceux qui ont fait la guerre ont vécu ces heures troublantes, au cours desquelles le problème de la liaison s'est posé dans toute sa complexité. A la guerre ce problème se pose à tout moment et à tous les chefs quels qu'ils soient. N'a-t-on pas dit que le combat, considéré au point de vue du commandement, n'est que la réalisation continue et le maintien constant d'une liaison sûre et rapide entre tous les chefs, les exécutants, les armes et les services ?

Sans vouloir aborder ici le problème de la liaison dans toute son ampleur, je me bornerai à émettre quelques idées concernant spécialement la *liaison entre l'infanterie et l'artillerie*.

TABLEAUX :

a) *A l'école d'officiers d'infanterie :*

— Votre section est arrêtée par du feu de mitrailleuse que vous n'arrivez pas à neutraliser. Caporal X que faites-vous ?

— Je fais rapport à mon commandant de compagnie et je demande l'appui du feu de l'artillerie.

— Très bien. Voilà une bonne idée. Messieurs n'oubliez jamais la collaboration étroite qui doit exister entre l'infanterie et l'artillerie.

b) *Au cours de répétition (ou à l'Ecole centrale) :*

— L'attaque de votre bataillon a été arrêtée. Des armes automatiques ennemies, des résistances locales arrêtent momentanément la progression de vos compagnies. Que faites-vous ?

— Je demande à l'artillerie qui appuie le bataillon de m'ouvrir le chemin et de me donner l'appui de son feu.

— Très bien raisonné. Vous avez au moins profité des leçons de la grande guerre.

Conclusion : Quand on ne peut plus progresser, on demande l'appui du feu de l'artillerie. La liaison de l'infanterie avec l'artillerie est nécessaire au combat.

Qui n'a pas entendu ce raisonnement (assez simpliste). Ah ! cette artillerie, quelle arme extraordinaire et précieuse. Il suffit d'émettre un désir pour qu'elle le réalise sur le champ. Que ferait-on sans elle ?

Il y a malheureusement loin de la coupe aux lèvres et un tel raisonnement est aussi inutile que dangereux.

Vous me direz certainement : Liaison de l'infanterie avec l'artillerie ! Mais c'est vieux jeu. Il y a longtemps qu'on en parle. Nous ne faisons jamais un exercice important sans faire intervenir cet auxiliaire précieux et nécessaire à l'infanterie.

C'est justement là qu'est le défaut de la cuirasse. Tout le monde reconnaît la nécessité de la liaison entre les deux armes, tous les officiers en parlent, mais peu se sont fait une idée exacte sur :

- ce qu'il faut entendre par cette liaison ;
- les possibilités de réalisation.

Je reviendrai une fois de plus sur ce point délicat et très complexe. Il a déjà fait couler beaucoup d'encre. D'aucuns prétendent que le problème est loin d'être résolu. Mon intention n'est pas de le traiter à fond, mais d'aborder certains points intéressants et de collaborer dans la mesure du possible à son étude, spécialement dans les opérations offensives, c'est-à-dire dans une phase de combat où la liaison entre l'infanterie et l'artillerie est certainement la plus difficile à réaliser.

Tout au combat gravite autour de l'infanterie qui en représente le facteur humain avec toute sa grandeur, toute sa force et toutes ses défaillances. Son moral est instable. Tous les efforts doivent tendre vers la consécration de ce moral qui doit rester intact jusqu'au moment le plus difficile et le plus critique du grand drame que joue le fantassin, c'est-à-dire jusqu'à l'abordage, jusqu'à l'assaut.

Parmi les armes dont l'aide est indispensable à la « Reine des batailles » l'artillerie tient bien la première place. Sans elle l'infanterie ne peut rien ou souvent peu de chose.

Cette aide ne sera vraiment utile et efficace que si elle est réelle et tangible, c'est-à-dire s'il existe entre le fantassin et l'artilleur une liaison faite non seulement d'idéal, de communauté d'idées, d'unité de vues et de doctrine, mais capable de se manifester et de se réaliser à chaque instant d'une façon véritablement matérielle.

En général, lorsqu'on parle de liaison entre l'infanterie et l'artillerie on pense immédiatement aux moyens techniques et matériels capables de la réaliser. On s'ingénie à trouver le moyen de transmission idéal qui reliera en toute circonstance le fantassin à l'artilleur. Or, si ce dernier point de vue a son importance, il ne faut pas l'envisager ni seul ni en premier lieu. La liaison de l'infanterie avec l'artillerie est plus complexe.

L'étroite liaison qui doit constamment exister entre les deux armes n'est réalisable que si les deux conditions suivantes sont prises en considération :

1. *La liaison intellectuelle et morale ;*

2. *La liaison technique et matérielle.*

La première n'est pas moins importante que la seconde. Trop souvent on n'en tient pas compte et cependant la grande guerre a prouvé que celle-ci n'était pas possible sans celle-là.

1. LA LIAISON INTELLECTUELLE.

La liaison intellectuelle est à la base de toute collaboration et de toute coordination des efforts de l'infanterie et de l'artillerie. Si elle n'existe pas, un emploi même judicieux de tous les moyens de transmission ne pourra donner qu'une coordination imparfaite qui sera mise en échec au moment où la bataille battra son plein.

C'est donc d'abord vers cette liaison intellectuelle que doivent tendre les efforts. Dans les grandes lignes, *en quoi consiste-t-elle ?*

a) Il faut en tout premier lieu avoir les mêmes idées, voir et penser de la même manière. Il faut avoir une unité de doctrine. Le commandant Bouvard dans son livre sur « Les leçons militaires de la guerre » dit :

« Les règlements de combat doivent être connus ; il n'y a pas une tactique d'infanterie et une tactique d'artillerie : il y a une tactique de combat commune à ces deux armes, à toutes les armes. »

Notre nouveau règlement sur le Service en campagne est entré dans cette voie. Il est à la base de l'instruction de tous nos officiers. Par son étude approfondie, l'infanterie comme l'artillerie y trouveront leur profit, et leur liaison intellectuelle n'en sera que fortifiée.

b) L'entente préalable des commandants d'infanterie et d'artillerie peut réaliser en partie la liaison intellectuelle. Elle a donné de bons résultats pendant la guerre. Par exemple au cours des offensives de 1916 et 1917 on a adopté entre les deux armes la liaison horaire ajustant les tirs d'artillerie aux mouvements de l'infanterie. Ce moyen a sa valeur dans une opération limitée et prévue. Il présente l'avantage de ne pas dépendre des possibilités du fonctionnement des transmissions, mais il peut être mis en défaut par des circonstances

imprévues modifiant la progression de l'infanterie. Cet inconvénient est d'autant moindre que la liaison horaire intéresse une phase plus courte du combat.

Dans certaines directives en vue de l'offensive française de juillet 1918 nous trouvons ces lignes : « Les barrages roulant à horaire rigide ne peuvent être prévus qu'au début d'une attaque (barrage roulant de démarrage). Une fois les premières organisations ennemies franchies, l'appui de l'artillerie doit être assuré par des tirs d'artillerie sur des objectifs précis, par des concentrations faites à la demande de l'infanterie.

c) La véritable liaison intellectuelle sera réalisée au plus haut degré si les fantassins et les artilleurs se connaissent véritablement. « Plus on se connaît, plus on s'aime » dit le dicton, et plus on s'aime, ajouterai-je, plus on cherche à se dévouer pour celui ou ceux qu'on ne veut pas abandonner surtout dans les moments les plus difficiles et les plus critiques.

Il faut que les officiers qui peuvent avoir à travailler, à combattre ensemble et à s'entraider se connaissent. Il faut que les commandants d'unités et de corps de troupes d'infanterie et d'artillerie, voire même les chefs de section de ces deux armes, connaissent le mode d'emploi et la manière de combattre de l'autre arme, ce qu'on peut lui demander, ses possibilités, dans quelles conditions et avec quelle rapidité elle peut répondre à une demande, etc. Cette connaissance indispensable de l'arme autre que celle à laquelle on appartient fera naître la confiance mutuelle et fortifiera considérablement le moral du combattant comme aussi celui des chefs.

Comment arriver à cette connaissance de l'arme sœur ? Non seulement par l'étude et l'emploi des règlements communs (voir a), ceci appartient au domaine de la théorie, mais surtout par le contact personnel et les exercices en commun. Voilà la réalisation pratique. La liaison entre l'infanterie et l'artillerie sera d'autant plus aisée et d'autant plus efficace en temps de guerre qu'un contact fréquent unira en temps de paix les officiers des deux armes. C'est ce qu'on cherche dans les cours tactiques et les écoles centrales, me dira-t-on.

Oui, un premier pas est certainement fait. Des liens de camaraderie entre les officiers de toutes les armes se créent. On apprend à penser un peu aux autres. Mais ce n'est pas tout et j'ose même dire qu'au point de vue pratique et utile le rendement est souvent faible.

A mon avis, ce n'est pas uniquement par des exercices théoriques et tactiques qu'on apprend véritablement à se connaître et à travailler en étroite collaboration, mais par la pratique. Nous pourrions faire beaucoup dans nos écoles d'officiers, dans nos écoles de recrues, pour apprendre pratiquement aux fantassins et aux artilleurs à travailler ensemble. N'avons-nous pas le grand avantage d'avoir dans presque toutes nos divisions des places d'armes d'infanterie et d'artillerie ? (Lausanne-Bière, Berne-Thoune, Zurich-Kloten, St-Gall-Frauenfeld, etc.). N'avons-nous pas souvent des cours de répétition de corps de troupes d'infanterie et d'artillerie ayant lieu à la même époque ? Que montrons-nous à nos aspirants d'infanterie en fait de tirs d'artillerie ? Que voient, que comprennent nos futurs officiers d'artillerie du combat de l'infanterie ? Peu de choses, pour ne pas dire presque rien.

Avons-nous jamais mis un officier d'infanterie et un officier d'artillerie (détachement de liaison) à plat ventre, côte à côte, sur la place de tir avec, devant leur nez (à 400-500 m.), trois cibles (mitr.) qui, prétend-on, arrêtent la progression de l'infanterie, et réalisé effectivement une demande de feu ?

Avons-nous souvent juxtaposé les P. C. d'infanterie et d'artillerie et fait demander par un officier d'infanterie de la première ligne une demande d'appui de feu d'artillerie ?

Exerçons-nous souvent :

— la désignation de buts par l'officier d'infanterie à l'aide d'un croquis ou de coordonnées ?

— la transmission réelle de cette demande de feu vers l'arrière au commandant de compagnie ou de bataillon, puis à l'officier de liaison d'artillerie, puis au commandant de l'artillerie ?

— le réglage et l'observation des tirs par les officiers de liaison ou les patrouilles d'observation d'artillerie attachés à l'infanterie ?

Quel champ d'activité et quel rendement pratique ! Quand nos officiers auront une fois appris à connaître véritablement ce qu'est le travail en collaboration de l'infanterie et de l'artillerie, quand ils auront vu pratiquement qu'il ne suffit pas de dire « je demande le feu de l'artillerie » pour détruire la mitrailleuse qui arrête leur progression et pour que la manne bénie (en l'occurrence les obus) tombe immédiatement du ciel justement là où ils les auraient désirés, quand ils auront compris tout le mécanisme, les difficultés et les possibilités de la collaboration entre l'infanterie et l'artillerie, quel temps est nécessaire pour obtenir satisfaction ; en un mot, quand ils auront vécu un peu dans l'ambiance des réalités du champ de bataille, alors nous pourrons dire que véritablement il a été fait quelque chose d'utile pour réaliser la liaison entre les deux armes.

Par expérience personnelle je peux dire que ce n'est pas au cours de mes seize années de service ininterrompu comme officier de troupes ou comme instructeur que j'ai appris à connaître pratiquement l'artillerie et que je me suis fait une idée sur ce qu'il fallait entendre par sa liaison avec l'infanterie. Je me rappelle cependant un exercice de régiment combiné fait pendant le service à la frontière. On avait cherché à mettre les cadres et les troupes dans l'ambiance du champ de bataille, mais les tirs réels d'infanterie et d'artillerie (canons de campagne et obusiers), ainsi que tous les mouvements réglés préalablement dans tous les détails rendaient la liaison entre les deux armes absolument inutile. Tout s'était déroulé sans aucun incident, comme le directeur de l'exercice l'avait prévu. Les commandants d'infanterie et d'artillerie n'avaient eu nullement besoin d'intervenir et de faire des demandes spéciales. Les exécutants, cependant, avaient entendu le sifflement des balles, vu à quelques centaines de mètres devant eux les obus faire explosion, détruire des cibles et soulever des masses de terre et des nuages de poussière.

Ce n'est que pendant mes stages dans l'armée française que véritablement j'ai pu étudier et voir de près ce qu'étaient la collaboration et la liaison entre l'infanterie et l'artillerie. C'est au cours de plusieurs exercices avec tirs réels en suivant

pas à pas les premières lignes d'infanterie, puis un détachement de liaison d'artillerie, en visitant les P. C. des chefs d'infanterie et d'artillerie que j'ai pu me faire une idée de la manière dont les deux armes devaient travailler, des possibilités, des difficultés, des délais nécessaires pour transmettre des rapports et des demandes de tir et obtenir une intervention, etc.

Mais tout ceci n'est possible que si on travaille souvent ensemble en étroite collaboration, si on se connaît bien et si la véritable liaison intellectuelle existe.

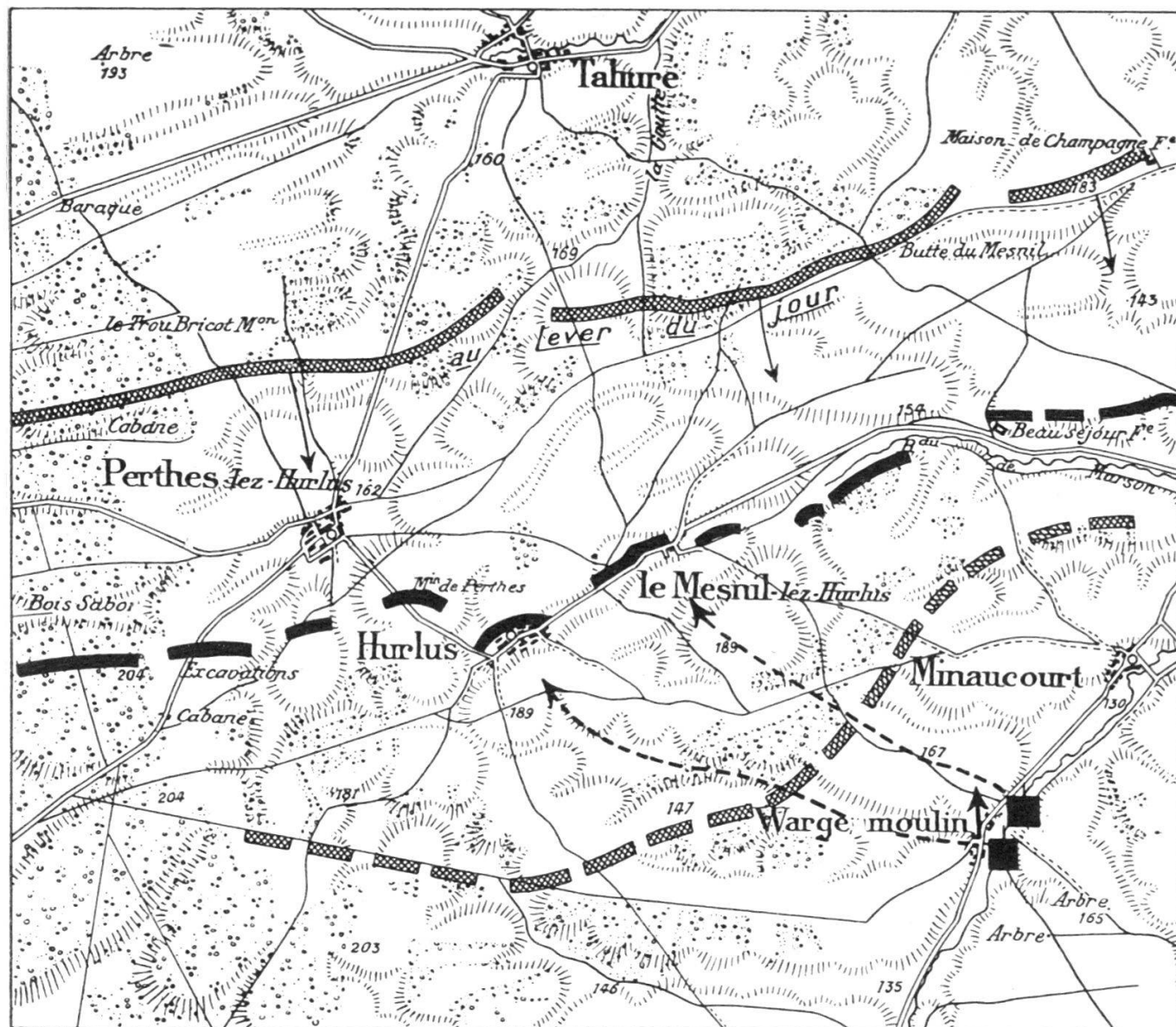
Dans notre armée nous pourrions certainement faire beaucoup plus. Un seul exercice pratique est plus profitable que de longues théories et des discussions sans fin sur les possibilités et les difficultés de cette collaboration. Je reviendrai sur différents de ces points.

Qu'il me soit permis, pour illustrer ce que je viens de dire et faire mieux comprendre la valeur et la nécessité de la liaison intellectuelle et morale dans la liaison des deux armes de citer un exemple. Je le choisis au début de la grande guerre (et pour cause) et le tire d'un récit dû à la plume du lieutenant-colonel Alléhaut.

Aux premiers jours de septembre 1914 le front français plus ou moins stabilisé passe approximativement par la ferme Beauséjour, Mesnil-les-Hurlus, Hurlus, moulin de Perthes, le bois Sabot (croquis 1).

Le terrain : c'est le tableau classique de la Champagne pouilleuse, région parsemée de bois rectangulaires de pins rabougris, limitant les vues et compartimentant plus ou moins étroitement le terrain. Entre Wargemoulin et Hurlus se trouve cependant une coulée entièrement découverte, celle de la cote 147, souvent très boueuse.

Aux premières heures du 26 septembre les Allemands déclenchèrent, par surprise, entre la ferme Beauséjour et le bois Sabot une violente attaque. Plusieurs divisions bavaroises enfoncent les tranchées de première ligne, capturent ou anéantissent une grande partie des troupes qui y étaient à cette époque accumulées, pendant que le reste bat précipitamment en retraite.



Front allemand le 26 septembre 1914 au lever du jour.

" " " " " " 2 heures après le débouché de l'attaque.

" " " " " " 2 bat. du 20. R.I.

Croquis N° 1.

Le dispositif de défense n'ayant aucune profondeur, la vague allemande ne trouvant rien devant elle parvient en moins de deux heures, sur la gauche, aux abords de la voie romaine et, au centre, jusqu'à la cote 147.

Pour rétablir cette situation très critique, ordre fut donné aux deux bataillons du 20^e R. I., réserve de la 33^e div. occu-

pant le secteur, de contre-attaquer en direction de Mesnil-les-Hurlus, Hurlus. L'un d'eux agira dans la coulée 147 sur Hurlus, l'autre opérera à la droite du précédent en direction de Mesnil-les-Hurlus.

Le bataillon de gauche quitte vers 06.30 Wargemoulin et commence sa marche d'approche dans la coulée 147. Il est appuyé par une batterie de 75. Le commandant du 20^e R. I. marche avec ce bataillon accompagné du commandant de la batterie.

Quel est cet officier d'artillerie ? Depuis le début de la campagne il a vécu de nombreuses heures critiques au milieu des fantassins. Au combat, il est généralement, de sa personne, au P. C. de l'élément qu'il appuie. Entre les périodes de crise, il parcourt les lignes, se montre aux fantassins, leur parle, s'intéresse à eux. *Il les connaît et est connu d'eux.* Il a regardé et a vu l'infanterie combattre. Il a appris comment elle opère. Il sait aussi, pour s'en être rendu compte par lui-même, comment se présente, au combat, l'infanterie allemande. Il a pénétré la psychologie du fantassin français, il connaît ses besoins, ses exigences ; il a apprécié la splendeur de son moral, mais il n'ignore pas que ses nerfs sont sensibles et sait les facteurs qui réagissent sur eux. En un mot, il a appris ce qu'est l'infanterie, ce qu'elle peut, ce qu'elle veut, comment elle vit, comment elle évolue, comment elle combat, comment elle souffre, comment elle meurt. Et ainsi il fait plus encore que la connaître, il l'aime et il en est aimé...

Le bataillon a progressé jusque dans la région de la cote 147, où les premiers éléments rencontrent l'infanterie bavaoise ; le combat s'engage.

Les Bavaois sont en plein enthousiasme de leur succès. Les fantassins français, eux, ont vu leurs rangs traversés par les débris des unités que l'attaque a surprises dans leurs tranchées de première ligne ; ce n'est pas un spectacle réjouissant pour des hommes qui vont se battre. En outre, des hauteurs prolongeant la butte du Mesnil, une puissante artillerie ennemie les a pris à partie, dès qu'ils se sont engagés dans la coulée 147 et les suit dans leur progression. De nombreuses mitrailleuses allemandes crépitent et fauchent.

Or, voici qu'une soudaine rafale de 75 s'abat sur les premières lignes bavaoises ; celles-ci sont surprises ; un flottement s'y produit ; à la faveur de ce désarroi l'infanterie française fait un bond en avant ; les Allemands cèdent du terrain. Nouvelle rafale de 75, nouveau bond des fantassins français qui, collant aux obus de leur artillerie, avancent avec une superbe ardeur. Nouveau recul de l'ennemi. Et ainsi de suite, les bonds succèdent aux rafales jusqu'à ce qu'enfin les Bavarois passant du paroxysme de l'ardeur offensive à un sombre découragement, refluent en désordre sur leur base de départ, poursuivis jusqu'à la ligne Hurlus-Mesnil des Hurlus par les Français victorieux.

Quel enseignement devons-nous tirer de ce simple épisode ? Ce succès revient au bloc infanterie-artillerie que constituait le 20^e R. I. et sa batterie d'artillerie.

Nous sommes, ne l'oublions pas, au deuxième mois de la guerre ; à une époque où on ignorait, pour ainsi dire, totalement ce qu'était la collaboration étroite entre les deux armes. Le procédé d'appui employé a surgi spontanément sous la dictée des événements, imaginé et appliqué par un colonel d'infanterie et un commandant de batterie.

Comment expliquer ce phénomène ? L'explication est simple et tient tout entière dans le portrait qui a été fait du capitaine commandant la batterie. Il avait, depuis les premières rencontres de la campagne, vécu, au combat, le plus possible avec l'infanterie ; il la connaissait, l'avait comprise, connaissait ses besoins ; il savait comment elle combattait et savait quel appui il fallait lui donner pour lui procurer la possibilité de vaincre et l'ennemi et son découragement. *Cet artilleur avait fait son instruction de fantassin.*

Ce simple exemple, choisi entre mille, fait toucher du doigt le caractère vital du principe de la collaboration intime de l'infanterie et de l'artillerie. Il faut comprendre, combien il importe que ce principe soit sauvegardé pendant les périodes de paix. Il montre clairement, en effet, que le combat moderne n'est autre que la mise en œuvre combinée de l'action de l'artillerie : action de feux, et de l'action de l'infanterie : action de mouvement.

Mais il montre aussi, et surtout, que cette collaboration exige, entre fantassins et artilleurs, une connaissance réciproque, estime, confiance et affection partagée. Comment, au reste, pourrait-il en être autrement, et saurait-on concevoir une œuvre féconde entre collaborateurs qui ne se connaîtraient pas ou, même, ne se connaîtraient que mal.

Il importe donc que nous, fantassins, nous apprenions à connaître, à estimer, à aimer nos intimes et dévoués collaborateurs des heures de crise. Et il importe, en revanche, que ceux-ci apprennent à nous connaître, à nous estimer et à nous aimer. Ceci suppose la compréhension des propriétés essentielles de l'infanterie, de sa manière de combattre, la pénétration de sa psychologie et de ses caractéristiques morales.

Tout ceci ne peut être obtenu que si, en temps de paix, à l'heure où on peut se préparer calmement et en détail aux tâches délicates qui devront être remplies dans le combat, infanterie et artillerie travaillent ensemble sur la même place d'exercice comme elles devront le faire sur le champ de bataille.

(A suivre.)

Major d'E. M. G. DUBOIS.

